

Les éternités du désarroi

Wilfrid Noël Raby

Number 187, November–December 2002

Le désarroi

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/17101ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Noël Raby, W. (2002). Les éternités du désarroi. *Spirale*, (187), 20–21.



LES ÉTERNITÉS DU DÉSARROI

LE DÉSARROI existe dans la lueur de l'éternité illusoire des choses. Au cha- pelet des jours qui passent, cette illu- sion nous sert bien. Elle cadre notre quotidien, au point que notre monde urbanisé nous semble faire partie de l'ordre naturel des choses, tel un rocher d'artifice sis sous le ciel au-dessus de nous. Mais qu'en est- il de l'ordre, et qu'en est-il de la nature, et sur- tout qu'en est-il de nous qui, face au désarroi, transigeons chaque jour avec la nature et nous-même ?

En Amérique du Nord, les New-Yorkais — dont je suis — ont figuré parmi cette tranche d'humanité qui récemment encore dut se re- mémorer la leçon voulant qu'une surenchère d'horreur soit parfois nécessaire pour percer l'opacité de notre illusion d'éternité. Le matin du 11 septembre 2001, le désarroi dans les rues s'entendait en ces termes : « *We never thought that the towers would crash like this, never!* » Aussi, quand les tours s'écrasèrent sur une ville déjà sonnée par une volée de coups, elles ensevelirent, ne serait-ce qu'un temps, notre illusion que nos villes se tiendraient debout, encore et encore, longtemps après notre mort.

On préfère constater le désarroi à distance. Près de l'hôpital où je travaille se trouve le bar irlandais *Coogan's* qui pavoise dans le quartier. C'est un hameau républicain et catholique; Gerry Adams, chef de l'Armée républicaine ir- landaise, ne manqua pas de le visiter lors de sa visite à New York en 1999. Et pour cause, car sous le masque, le bar servait d'entremetteur entre l'Armée républicaine irlandaise et ses bailleurs de fonds américains. Je dis « servait » car au lendemain du 11 septembre ceux-ci ont pu prendre la mesure exacte du terrorisme qu'ils finançaient outre-mer « pour la bonne cause » de l'Irlande républicaine. Les fonds se seraient-ils taris par pudeur ou par désarroi ?

Les événements du 11 septembre 2001, vus de près ou de loin, rappellent que le désarroi se drape toujours dans une mante de violence. L'univers lui-même ne favorise guère la civili- sation. Par une gestation sidérale se crée notre substance dans des soubresauts de violences cataclysmiques. Cette substance qui nous forme et qui compose tout sur notre Terre est devenue, par notre main et sous notre regard, objet de préhension et de compréhension, et potentiellement de civilisation. À l'image de l'univers, à l'image de notre planète, il survient en nos villes, en nos pays, des fièvres éruptives de violences. Historiquement, ces pulsions du désarroi ont bien démenti la croyance que nous soyons engagés sur une trajectoire recti- ligne vers l'ennoblissement de notre espèce. De notre position prédominante, chaque acte

que nous posons porte en lui le potentiel d'une fin, d'un commencement, ou d'un pro- longement de ce qui est. L'acte civilisateur ap- partient à notre lutte la moins finie : celle contre le désarroi signé de main humaine, quel qu'il soit. À cette fin, nous avons créé des écoles pour instruire et pour penser, des mon- naies pour le commerce, des palais pour la jus- tice et des rites pour les morts. Hugo versifiait sur ces thèmes dans son poème les « Sept mer- veilles du monde » de *La légende des siècles* : « *Moi, le temple, je suis législateur d'Éphèse; / Le peuple en me voyant comprend l'ordre et s'apaise; / Mes degrés sont les mots d'un code, mon fronton / Pense comme Thalès, parle comme Platon, / Mon portique serein, pour l'âme qui sait lire, / A la vibration pensive d'une lyre, / Mon péristyle semble un précepte des cieux; / Toute loi vraie étant un rythme harmo- nieux, / Nul homme ne me voit sans qu'un dieu l'avertisse; / Mon austère équilibre enseigne la justice; / Je suis la vérité bâtie en marbre blanc, / Le beau, c'est, ô mortels, le vrai plus res- semblant.* »

Lorsque le monde a à rougir de la bestia- lité de sa nature, comment l'expliquons-nous à nos enfants? De quel courage journalier et ordinaire dans l'amour sommes-nous l'exemple? Après tout, n'offrons-nous pas à nos enfants le premier prisme par lequel se co- loreront les horizons de leurs regards? Puis- qu'il s'agit de l'ordinaire, arrêtons-nous par exemple à l'acte de lire avec nos enfants. Il s'y joue là une sorte de gageure : celle qui ose pré- tendre que par le choix du texte, par la pré- sence avec l'enfant au moment de lire, nous le prémunissons contre les arêtes de la vie qui l'attendent. Ne songeons qu'aux fables de La Fontaine; dans ces pages, nous trouverons des passages comme celui-ci, tiré de la fable « Les deux amis » : « *Cette difficulté vaut bien qu'on la propose. / Qu'un ami véritable est une douce chose. / Il cherche vos besoins au fond de votre cœur; / Il vous épargne la pudeur / De les lui dé- couvrir vous-même. / Un songe, un rien, tout lui fait peur / Quand il s'agit de ce qu'il aime.* »

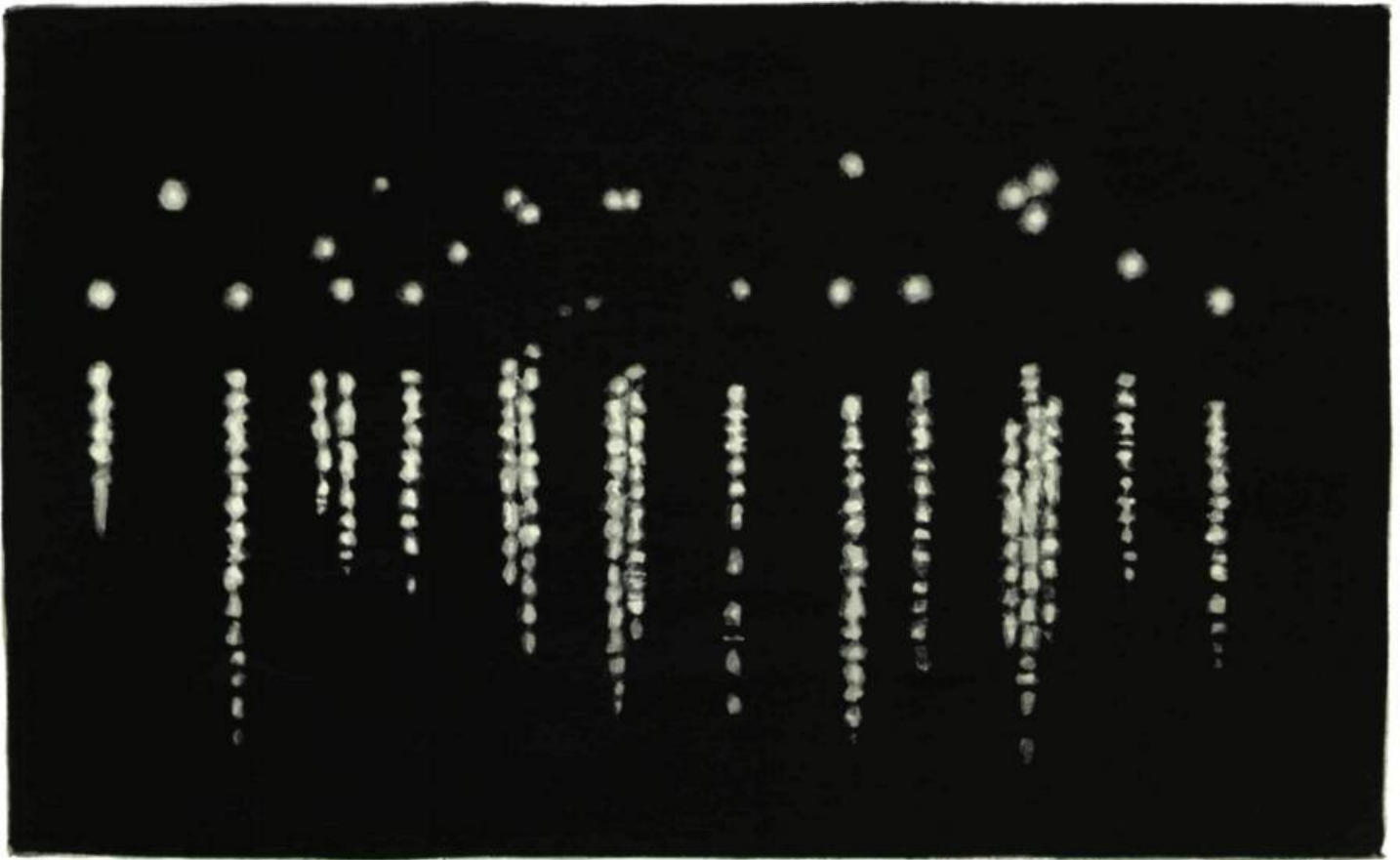
En offrant un tel texte à nos enfants, nous faisons le pari de développer en eux un fond de bonté, de souci pour autrui, d'attention à l'amitié. Nous espérons de plus que ce fond se cimentera avec assez de force pour que s'y échouent les appels à la violence. Soutenir chaque jour cet espoir, relever ce pari, nous ne pouvons que cela : prémunir nos enfants contre tous les degrés de violence en leur épargnant le désarroi d'entrer dans la vie tout seuls.

Car lorsqu'ils chemineront par eux- mêmes, nos enfants ne seront pas épargnés par le côtoiement de tous les autres désarrois.

Amartya Sen, maintenant professeur d'écono- mie au Trinity College de Cambridge, lauréat du prix Nobel d'économie en 1998, fut touché dès l'enfance par la pauvreté qui régnait et règne encore dans sa Bombay natale. Il raconte qu'à l'époque de la partition de l'Inde pour former le Pakistan, un homme se présenta au portail de sa maison. Son père et lui le connaissaient de vue, car chaque jour et très tôt, cet homme rentrait à Bombay pour y tra- vailler quelques heures, et ce avant même de commencer son travail habituel, question de renflouer sa cagnotte toujours si dégarnie. Il se rendait à la mosquée aussi. En en sortant un matin, il fut sauvagement battu par des mili- tants hindous. À grand-peine, il rampa ensuite vers la maison de Sen. Sen — alors âgé de neuf ans — et son père le portèrent à l'hôpital, où, quelques heures plus tard, il mourut de ses blessures. Sen raconte : « *Sa famille lui avait déconseillé d'entrer ainsi en ville, tant il y avait de violence. Mais il le fit quand même. S'il ne lui avait pas été nécessaire de rentrer si tôt en ville pour y travailler, il y a fort à parier qu'il ne se- rait pas mort ce matin-là.* » Cette expérience al- lait le mener à un des axiomes centraux de sa pensée économique : « *L'absence de liberté éco- nomique, comme il se produit lorsque sévit la pauvreté extrême, peut livrer une personne en proie à toutes les autres attaques à la liberté* » (Traduction de l'auteur.)

Mû par cette pensée, il entreprit de nom- breuses études sur la nature économique de la pauvreté; entre autres, une estimation de la valeur mobilière et immobilière des bidon- villes de Bombay. Il évalua qu'une fois comp- tabilisés, ces bidonvilles recelaient des biens d'une valeur d'environ 825 millions de dollars. Il proposa de contrer le désarroi économique en faisant entrer dans le flot de la richesse des biens pour l'instant intransigeables. Dans la li- gnée des réflexions de Sen, une autre constance, celle du regard et de la pensée, per- mettrait aussi l'affûtage des armes contre la pauvreté et tout le désarroi dans son orbite.

Cette orbite ne semble pas en voie de ré- duire son rayon. En Éthiopie, à cheval sur un convoi de vivres pour les camps de réfugiés du Sud, mon regard se posa enfin sur le camp où j'accompagnais mon ami éthiopien à la re- cherche de sa famille. Toute cette transhu- mance à la recherche d'une nouvelle vie faisait également le compte de ses morts. On récla- mait des hommes pour creuser les fosses. Je m'y joignis. Dans le tumulte de la fuite, de la faim, de la soif, je notai la délicatesse avec la- quelle deux fossoyeurs déposaient dans la fosse les cadavres d'enfants à l'aide d'une ci- vière en toile de tente. Au lieu de les y jeter, ils les abaissaient doucement dans la civière, puis



Veille de Edmund Alleyn, 2001

Daniel Roussel

les faisaient rouler sur le côté, comme pour ne pas les réveiller. En fait, ils semblaient coucher ces enfants, qui pourtant n'étaient plus que des corps, comme s'ils refusaient de répandre nonchalamment sur eux les sables torrides d'un désarroi semé par une mort sordide.

Dans l'action, soit par l'écrit, la pensée, le geste ou le regard, il devient possible de contrer le désarroi. Si le désarroi aveugle et immobilise, c'est parce qu'il nous confirme que tout ce qu'il y a d'humain est éphémère, en ce qu'il nous

place sans cesse devant une charnière, un pivot, ou une cassure. Si le désarroi nous heurte en brisant nos illusions d'éternité, il nous place aussi comme être momentané devant la réelle éternité de l'univers. Là, suspendu devant la vastitude, le désarroi nous force à porter un regard transperçant sur notre état et sur les choix que nous pouvons faire pour l'avenir : la fin, le commencement, ou le prolongement de ce qui est.

Dans l'inaction, il nous laisse en proie au vertige d'une dissolution probable dans l'im-

mensité, où nous ne laisserions trace ni de notre nom, ni de notre vie, ni d'aucune présence, aucune.

Le désarroi nous braque devant les vérités incontournables de l'univers que nous sommes, et de l'univers qui nous fait.

Wilfrid Noël Raby

1. Sen Amartya, *Autobiography, Identity and Violence*, www.nobel.se/economics/laureates/1998/sen-autobio.html